

XYZ. La revue de la nouvelle

Le blues de Ferney

Luc LaRochelle



Numéro 112, hiver 2012

Rest of Canada : de beaux restes ou ce qui reste du beau risque ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67859ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

LaRochelle, L. (2012). Le blues de Ferney. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (112), 37–40.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le blues de Ferney

Luc LaRochelle

Nous étions tous les deux assis sur le bord de la piscine. Ce matin-là, je l'avais battu au tennis ; un seul set. « Je ne suis pas très en forme », me dit-il, en ajoutant qu'à soixante-quatre ans j'avais un an de moins que lui. Il savait bien que cette année en moins ne me conférait aucun avantage car il avait été *skibum*, pêcheur, *vaquero* et pourvoyeur, alors que j'avais passé ma vie dans un bureau à rédiger des contrats.

Il passait un mois au soleil, dans la *casita* voisine de celle que j'avais louée pour l'hiver en Arizona, pas très loin de la frontière du Mexique. La semaine suivante, sa fille unique descendrait de Vancouver avec son mari pour lui rendre visite. En attendant, il était seul et avait envie de parler. La plupart du temps, j'aime écouter des inconnus me raconter leur histoire.

« Au moment où je suis tombé amoureux fou de Diana, elle avait eu trois maris. Elle les avait quittés pour des raisons qu'elle m'a expliquées en long et en large mais que je ne comprends toujours pas. D'autant que le dernier était riche à craquer. "Ils ne respectaient pas mes amitiés avec mes copines de toujours : Mélanie, Sharon et les autres. Leurs amis à eux, il fallait que je les reçoive avec leurs idiots de femmes, que je sois la cuisinière de service et l'hôtesse parfaite. En plus, cette confrérie de salauds me draguaient effrontément dans ma propre maison, alors que le maître des lieux était tout fier de l'effet que faisait mon cul sur la libido de ses amis. Je te jure, c'étaient des enfoirés, tous les trois."

Je n'ai compris que plus tard pourquoi elle se mariait à répétition. Pour ma part, je ne me suis marié qu'une fois, avec la superbe hippie avec qui j'ai fait les quatre cents coups, essayé toutes les drogues, parcouru le vaste monde et conçu ma fille. Vingt-cinq ans que nous avons vécu ensemble ; quand je l'ai quittée il y a cinq ans, je l'aimais encore, mais je n'en pouvais plus de la voir manger des saloperies devant la

télé toute la journée alors que je sortais en ski tous les jours pour garder la forme. Un jour, je lui ai dit : "Tu perds vingt kilos ou je m'en vais." Elle m'a répondu : "Pas la peine d'attendre !" Et je suis parti vivre à deux pâtés de maisons de chez elle.

Peu après, j'ai rencontré Diana dans un bar, près de Ferney. Elle était là en vacances de ski avec une amie. Ce ne fut pas compliqué : elle aimait tout ce que j'aimais et j'aimais tout ce qu'elle aimait. Je me demandais comment une femme si facile à vivre pouvait avoir eu une vie affective si tumultueuse.

Au printemps, nous sommes allés ensemble à Vancouver : avant ce voyage, j'étais attiré. Après, j'étais littéralement aspiré par elle. Son petit corps ferme, son visage aux traits fins avec quelques taches de rousseur, ses cheveux cendrés. Je voulais tout lui donner, y compris ce que je n'avais pas. Il faut dire qu'avec la vie que j'ai menée, je n'ai pas un rond. Peu m'importe, je vis avec presque rien dans un *mobile home* que je partage avec mon cousin.

Par la suite, Diana et moi avons eu des hauts et des bas, mais je n'ai jamais douté que je finirais ma vie avec elle.

Le mois dernier, je lui dis que j'ai loué cette *casita* pour le mois de février et elle accepte de m'accompagner : nous avons fait un séjour au Texas l'hiver dernier et ce fut un voyage de rêve. Pas juste le sexe — je ne vis plus par ma queue comme au temps où j'étais instructeur de ski —, tout le reste a fonctionné à merveille.

Toujours est-il qu'à la dernière minute elle m'informe qu'elle part à Yuma avec une amie pour en rejoindre une autre qui a une roulotte parquée là pour l'hiver. "Tu partiras quelques jours plus tard et nous ferons route vers l'Arizona." Je ne comprenais pas : Yuma, c'est l'enfer. Le soleil tape sur des stationnements en asphalte où des centaines de roulettes sont cordées les unes à côté des autres. Pas d'ombre, pas de plan d'eau. Quand le Colorado arrive là-bas, ce n'est plus qu'un ruisseau sale. La capitale mondiale de la laitue et de la quêtainerie : partout, des épais en camisole se tapent des coups

Je patiente quelques jours, puis je prends la route seul : Washington, Oregon, Californie, le tout en deux jours. À mesure que j'approchais de Yuma, mon enthousiasme grandissait. Je nous voyais manger dans des restos mexicains, marcher dans Sabino Canyon, jouer quelques parties de golf sur des parcours pas trop chers. Ce serait la confirmation que nous pouvions vivre ensemble. Comment te dire ? J'ai envie de m'occuper de cette femme. Pour une fois dans ma vie, ça n'a rien à voir avec moi et tout à voir avec elle.

Il me restait trois ou quatre heures de route à faire quand je me suis arrêté pour manger à Stockton : les meilleurs *huevos rancheros* que j'aie jamais mangés, juste assez piquants, avec des tortillas de maïs fumantes.

En remontant dans ma camionnette, je compose le numéro de l'amie de Diana à Yuma. C'est Diana qui répond.

— Salut chérie, c'est moi ! J'arrive te chercher ! On part pour l'Arizona, le paradis !

Diana ne répondait pas.

— Oui, oui, je suis à Stockton, trois heures de route et je sonne à la porte. Prépare tes affaires.

— Mais je ne t'attendais pas avant demain.

— Je sais mais j'avais tellement hâte. D'ailleurs, j'ai fait le trajet beaucoup plus vite que je ne l'avais prévu.

Diana se faisait froide, distante.

— Tu ne peux pas te pointer ici en pensant que je vais bouleverser mes plans pour toi : ce soir, nous avons un souper entre filles. Alors ne compte pas sur moi !

Et elle raccrocha.

Pendant un moment, j'ai été tellement furieux que je n'en voyais plus clair.

Pourquoi me faire cela, moi qui la courtise depuis cinq ans, qui comble ses moindres souhaits...

Je suis rentré dans le restaurant pour boire un café bien fort et mettre un peu d'ordre dans mes idées.

"Cette Sharon de merde, elle l'a montée contre moi. Et Diana s'est laissé influencer au point de m'envoyer paître." 39

J'ai continué à jongler comme cela pendant une dizaine de minutes, puis je me suis décidé. J'ai recomposé le numéro :

— Salut, encore moi. Tu reviens chez toi avec tes copines et moi, je continue tout seul. Ça vaut mieux que de me traîner à tes pieds.

Puis j'ai raccroché. Je suis monté dans ma camionnette et je suis arrivé ici avant-hier. »

— Tu crois qu'elle va téléphoner ?

— Non, elle est repartie en Alberta.

— Que vas-tu faire ?

— Tu vois la petite blonde assise sur la chaise longue au bout de la piscine ? J'y vais, je n'ai pas le choix.

— Allez, mon vieux, bonne chance !